



HAL
open science

Vivre sa ville intensément

Isabelle Garat

► **To cite this version:**

Isabelle Garat. Vivre sa ville intensément : Mise en scène de l'identité et de la citoyenneté urbaine à travers la fête. Sciences de la société : Les cahiers du LERASS, 1994, n°31, pp.109-124. halshs-00403888

HAL Id: halshs-00403888

<https://shs.hal.science/halshs-00403888>

Submitted on 13 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIVRE SA VILLE INTENSEMENT

Mise en scène de l'identité et de la citoyenneté urbaine à travers la fête

Isabelle GARAT ¹

Il est aujourd'hui malaisé de lire les attachements territoriaux dans le cadre d'une ville : c'est pourtant cette recherche des espaces-territoires chargés de sens, des lieux d'identification sociale que je mène dans l'agglomération bayonnaise.

La mobilité des populations brouille à l'heure actuelle la carte des identités. Les lieux de la quotidienneté (domicile, travail), dessinent une marqueterie fragmentaire. Cela conduit certains géographes à penser que notre espace-temps ne repose plus sur les traditionnelles frontières territoriales, ni même sur des espaces continus. Finalement c'est la pertinence de l'espace urbain en tant qu'espace politique, en tant que lieu d'ancrage territorial qui est remise en cause par la multiplication des identifications. Citons Xavier Piolle² qui, au Colloque de Lescheraines en 1985, notait trois changements intervenus au cours des dernières années : "la perte de signification de la réalité communale est un des premiers éléments de cette "crise culturelle" présente qui rend nos schémas de plus en plus caducs ; la multiplication et la différenciation des appartenances sociales (travail, proximité de résidence, consommation, temps libre quotidien) ; l'usage courant de technologies déjà anciennes". Deux dimensions essentielles de l'espace géographique apparaissent dès lors profondément bouleversées, la distance et la continuité (...), susceptibles de transformer le rapport à la ville.

Une hypothèse majeure oriente ce travail, il s'agit de l'affirmation de la permanence et de la résistance des formes territoriales héritées du passé, qui bornent et norment l'espace urbain. La déliquescence de ces structures ne paraît pas suffisamment démontrée à ce jour. Les lieux de la ville, le centre-ville, les quartiers urbains, résistent et forment des éléments essentiels repris en compte dans l'incessante attribution de sens à laquelle procèdent au quotidien individus et groupes. Parmi ces structures, la ville secrète chez ceux qui se l'approprient un sentiment d'"urbanité". Cette essence urbaine oriente les comportements, fait naître une idéologie, crée du sens dans la ville.

Les identités communales perdurent, semble t'il, aujourd'hui. Pourtant un district (qui réunit Bayonne-Anglet-Biarritz : le district B.A.B.) se charge de l'aménagement des trois communes. Comment évoluent dès lors, si l'on considère cette nouvelle instance politique et les mobilités diverses (en particulier résidentielles) qui ont vu le jour dans l'agglomération, les représentations des habitants ? Ces représentations ne sont pas analysées ici sous cet aspect purement individuel qu'évoque Renée Rochefort lorsqu'elle

¹ Allocataire MRT - CRISSA Pau

² Xavier Piolle - "Aménagements, représentations en actes, pouvoirs" - in les représentations en acte - Actes du Colloque de Lescheraines - 1985 - pp 93 à 103.

prétend que "la représentation de l'espace et en particulier des lieux est le secret le plus intime de chacun de nous" que "cette représentation n'est pas seulement utilitaire mais symbolique, sentimentale faite de souvenirs et de rêves", lorsqu'elle affirme qu'"elle relève de notre lien à la terre aussi fort parfois, voire plus que notre lien aux hommes". Même si elle tempère son jugement en ajoutant que la représentation "dépend aussi de notre culture acquise, de notre place dans la société (...)"³ Les représentations, territoriales s'entend, revêtent certes une dimension individuelle mais présentent également une dimension collective. Elles engendrent des solidarités au même titre que l'appartenance sociale. Le lien social, les représentations et les identités sociales ne se construisent plus seulement par rapport au travail mais aussi autour de la culture locale, du patrimoine, des traditions, voire, sur un autre registre, des valeurs toujours plus fortes que suscitent les loisirs.

Les représentations et identités territoriales ne sont pas forcément mises en scène, elles sommeillent au fond de chaque individu et ne prennent une dimension sociale visible, lisible, que de temps à autre. Elles utilisent alors, fréquemment, les structures spatiales anciennes : ville, centre-ville, quartiers, lieux et se découvrent dans l'action.

Des hommes et des femmes qui ne résident plus obligatoirement dans la cité se disent Bayonnais. A l'opposé ceux qui habitent la ville ne se sentent pas tous, ni toujours, pénétrés de l'esprit citadin. Ils n'en éprouvent ni l'intelligence, ni l'émotion et quittent la ville, s'ils le peuvent, à la première occasion. Le sentiment d'appartenance et l'attrait pour la ville résulterait d'une intégration complexe au système urbain local. En revanche le choix d'un lieu d'habitat procéderait d'un conditionnement du au statut social, à une appartenance de classe ou de groupe. La réflexion qui introduit l'étude de M.Bozon⁴, consacrée à Villefranche sur Saone, semble à ce point de vue tout à fait pertinente : "s'il y a d'une part des modes de vie, des pratiques sociales, des styles de vie quotidienne relativement fixés, il faut considérer d'autre part l'espace de mise en oeuvre des pratiques, la situation particulière et les conditions circonstancielles dans lesquels les habitus se trouvent inscrits". La connaissance des rapports qui lient l'individu et le groupe à la ville, de cette façon de s'approprier ou non une culture urbaine nous renseignent, bien sur, quant à la lecture des expressions du lien social à l'espace, ici à partir de l'exemple bayonnais.

Les fêtes, moment fort dans la vie de la ville, durent cinq jours et, surtout, cinq nuits (la première semaine d'Août). L'observation de leur déroulement et de leur sociabilité permet de lire les comportements et révèle l'existence de groupes qui exaltent la tradition, l'esprit local, l'identité urbaine. Ils forment des associations que l'on pourrait qualifier de souterraines le reste de l'année, fonctionnant alors sur un mode privé. Elles ne s'affichent, ne s'ouvrent qu'à l'occasion des fêtes et s'expriment alors sur la conduite,

³ Renée Rochefort - Idéologies et sociabilités dans les représentations en acte - Contribution au Colloque de Lescheraines "Les représentations en actes" sous la direction de J.P Guérin et H.Gumuchian - 1985 - pp 105 à 111

⁴ M.Bozon - Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province - La mise en scène des différences - Presses Universitaires de Lyon - 1984 - p 11

l'animation, les abus de ce moment fort de la vie bayonnaise. La fête se pose alors comme un espace à la fois idéologique et économique, comme le lieu de tous les rassemblements.

Cette mise en scène de l'identité territoriale et du lien spatial qui la sous-tend sera analysée à travers ces sociétés, penas, clubs privés qui s'extériorisent pendant les fêtes mais vivent aussi la ville, de façon certes plus privative, durant toute l'année. Ces formes associatives, originales à bien des égards, se caractérisent notamment par la valorisation de leur appartenance à la cité, tant dans leurs discours que dans leurs pratiques.⁵

La déstructuration des anciens tissus sociaux (du fait de la mobilité résidentielle) explique peut être cette "reconstruction" génératrice d'un nouveau sens de la ville. C'est pourquoi nous insisterons d'abord sur la dialectique de l'espace urbain où se vit à la fois le maintien de formes territoriales prégnantes et une incessante mobilité. Nous constaterons que face à cette mobilité, les ancrages traditionnels n'ont pas disparu mais se sont transformés. La fête porte la trace de ces changements et ouvre un champ très vaste à l'expression des groupes urbains.

STRUCTURES URBAINES : COMPOSITIONS, DECOMPOSITIONS

Bayonne depuis des siècles vit dans un périmètre réduit, à l'intérieur de remparts, témoins de la fonction stratégique que lui reconnaissait le royaume de France. Sous l'ancien régime les servitudes militaires contraignent le développement urbain. Sur 500 mètres, au delà des fortifications, s'étend une zone non constructible où seules quelques maisons de bois, destructibles à la moindre alerte, se sont installées. Plus loin, quelques fermes et maisons bourgeoises parsèment les collines bayonnaises alors que des habitations plus populaires se pressent le long des axes principaux de circulation. En 1718, 10519 personnes habitent la ville, à l'intérieur des fortifications, contre 1087 hors des remparts.⁶Jusque dans l'entre-deux-guerres, ces quartiers lointains vivront un rythme de vie plus rural qu'urbain. En ville, la population s'agglutine, répartie en trois quartiers principaux : le Grand Bayonne, le Petit Bayonne, et Saint Esprit. Le seul moyen de l'accueillir consiste alors à élever les maisons et à densifier le tissu des îlots, ce qui explique l'étroitesse, la hauteur du bâti, de cette partie ancienne.

Depuis deux décennies, le mouvement s'est inversé. A l'instar de nombreux centres de

⁵ Les informations sur ces associations proviennent d'entretiens, 14 au total, réalisés auprès de membres du bureau (généralement les présidents). Il s'agit des associations suivantes : Pottoroak (1971), Or Konpon (1978), Zahakin (1981), Cacao (1982), Errobi Kanta (1983), Tipitapa, Lous tilholes (1984), Pena Almadia, Betisoak (1985), Salbaia, les Copains d'Abord (1986), Cercle de l'Echauguette et de la tradition bayonnaise (1987), Commune Libre des Arènes (1989), Adixki Pompa (1989).

⁶Histoire de Bayonne - Sous la direction de J.Pontet - op cit - p 159

villes françaises, les trois quartiers anciens se sont dépeuplés au profit de la périphérie. La ville, libérée des contraintes que le Ministère de la Défense imposait, s'est déployée dans l'espace alentour. Mais, dans les représentations, les structures spatiales héritées de ce passé confiné restent profondément ancrées, aidées en cela, il est vrai, par une objectivation active et constante des lieux à laquelle concourt la municipalité.

1 - Quelques structures urbaines prégnantes

Dans l'écrin de pierre que forment les remparts, deux secteurs s'opposent séparés par la Nive. Le premier, site originel, se nomme le Grand Bayonne, il domine, au Moyen Age, par sa situation et ses fonctions, un second quartier qui, par opposition, prit le nom de Petit Bayonne. Installé dans le triangle délimité par la confluence de la Nive basque et de l'Adour gascon, ce bourgneuf d'origine médiévale (XIème siècle) marque largement les esprits par sa dimension populaire et son côté "canaille" : de fait, dès sa création, le port de Bayonne s'installa sur la Nive.

Sur la rive droite de l'Adour, un autre quartier, Saint Esprit, accueillait des populations quelque peu exclues : juifs expulsés d'Espagne au XIVème siècle, paysans quittant leurs terres landaises pour la ville. Ces populations dessinèrent l'image d'un quartier gascon, culturellement semblable à la cité, mais en même temps distincts, car le fleuve, plus large que la Nive, crée une césure plus profonde. Césure que les portes de la ville situées à la confluence renforcent. Victime de cette contrainte physique, le quartier est aussi socialement isolé : la population juive vit en quelque sorte là une assignation à résidence, elle ne peut dormir dans l'enceinte urbaine et doit, à la nuit tombée, regagner le faubourg. A la fin du XVIIIème siècle, on compte dans ce quartier 1200 à 1300 juifs pour 3000 à 3500 chrétiens.⁷

L'organisation urbaine se lit donc au travers de quartiers, unités de population, culturellement et socialement homogènes, unités religieuses aussi : les paroisses auront un rôle majeur dans cette structuration de l'espace. Mais ces unités se lisent avec plus ou moins de force au cours des temps, parfois effacées par les pouvoirs institutionnels qui les bornent, les norment ou, au contraire, mises en valeur par ceux-ci : il existe en effet des cas de renaissance territoriale. Ainsi, le Petit Bayonne, durant la période moderne, n'apparaît plus dans les documents officiels comme un espace individualisé alors qu'un siècle plus tard, le quartier s'affirme de nouveau avec force, comme terre d'accueil des populations venues des campagnes basques avoisinantes et, toujours, comme quartier populaire. Autre exemple, celui du quartier Saint Léon, faubourg médiéval implanté au pied des remparts autour d'une paroisse, abattu sur l'ordre de Vauban, qui renaît au XXème siècle, dans l'entre deux guerres, puis se structure après la Seconde Guerre mondiale autour d'une paroisse.

2 - La mobilité destructurante

Le citoyen se réfère traditionnellement (s'ancre), dans une société peu mobile, au secteur dans lequel il vit : en premier lieu le quartier, ensuite la ville Bayonne n'échappe pas à

⁷Histoire de Bayonne - Sous la direction de J.Pontet - op cit - p 159

ce phénomène, et vit, jusque dans les années 1960, au rythme des entrées des bateaux dans le port, des processions organisées par la cathédrale, des manifestations sportives de l'Aviron Bayonnais, des matchs de rugby et de sa foire au jambon. Cet ensemble de fonctions et d'activités fédère la population autour de sa ville. Dans les quartiers, le clergé s'occupe activement de la jeunesse, qu'il encadre dans ses patronages, Vigilante à Saint Esprit, Croisés de Saint André (Petit Bayonne), Chérubinots de la cathédrale. Les communes environnantes, rurales, accueillent les promeneurs du dimanche. Lotie par quelques riches Bayonnais que les remparts étouffent, Anglet et Saint Pierre d'Irube, communes contiguës, se consacrent encore pleinement à l'agriculture. Seule Biarritz vit sur un mode urbain, mais située à seulement huit kilomètres de Bayonne, elle paraît bien lointaine aux Bayonnais, à la fois géographiquement et socialement. Ceux-ci ne s'y baignent même pas l'été, préférant pour barboter ou nager les bords de Nive et d'Adour. Bayonne domine alors largement les environs par ses fonctions, par l'importance de sa population. Ouverte sur le monde par sa fonction portuaire, la ville et ses habitants ne le sont guère sur la campagne environnante.

A partir des années 1960, la population bayonnaise se détourne de ses lieux d'habitat traditionnels pour investir les marges de la ville et les périphéries urbaines. Les terrains hors les murs ouverts à l'urbanisation, étaient lotis de maisons au style basque sur la rive gauche de l'Adour tandis que des logements sociaux couvraient la rive droite. Les terrains de la ville, devenus rares et chers, n'étant plus abordables, les vastes espaces anglois ont été convoités avant de devenir, à leur tour, inaccessibles sous la pression conjuguée des demandes bayonnaise et biarrote (demande touristique très forte à partir des années 70). La population de Bayonne, commune centre de l'agglomération, en croissance rapide après 1954 (elle passe alors de 32669 habitants à 42938 en 1975) diminue sensiblement depuis 1975 et perd, à chaque recensement, un millier d'habitants.

Evolution des populations communales dans l'unité urbaine de Bayonne (Source I.N.S.E.E.- 1990)

Communes	1975	1982	1990	1975-1982	Taux de variation
Bayonne	42938	41381	40051		- 6,72
Anglet	25245	29821	33041		30,88
Biarritz	27595	26598	28742		4,15
Boucau	6091	6169	6814		11,86
Saint Pierre d'Irube	2608	3164	3676		40,95
Mouguerre	1809	2290	3021		66,99
Arcangues	1728	2155	2506		45,23
Bassussary	715	890	1056		47,69
Bidart	2748	3044	4123		50,03
Guéthary	965	1042	1105		14,50

En 1990, la ville passe difficilement le cap des 40000 habitants (40051). Anglet commune voisine enregistre le phénomène inverse : elle accueille 25245 habitants en 1975, 33041 en 1990. Toutes les communes voisines de la ville connaissent en fait ce renversement de situation et passent durant cette période du statut de commune rurale à celui de communes périurbaines. De ce fait, l'I.N.S.E.E. associe dans l'unité urbaine, aux trois communes du district, celle du Boucau, de Saint Pierre d'Irube, de Mouguerre, d'Arcangues, de Bassussary, de Bidart et de Guéthary. La faible variation de population de certaines d'entre elles, d'un recensement à l'autre s'explique par l'exiguïté de leur territoire communal (Guéthary), ou par la saturation de celui-ci (Boucau ou Biarritz). Mais la plupart affichent des taux de croissance importants, variant entre 31% (Anglet) et 67% (Mouguerre). D'autres communes mériteraient de figurer dans cette unité urbaine, Tarnos par exemple qui, pourtant, se situe dans les Landes, département voisin ; ainsi que les communes basques, encore séparées de l'unité urbaine par des ceintures d'espaces verts, mais proches de celle-ci par le mode de vie de leur population. On peut citer Lahonce, Urcuit, Villefranque, Arbonne et quelques villages landais comme Labenne, Saint Martin de Seignanx etc. Leur population s'est fortement accrue depuis 1975 avec des taux de variation compris entre 40 (Villefranque) et 91% (Urcuit). La construction récente de voies de communication rapides reliant la côte à l'arrière pays ouvre de nouvelles perspectives aux ménages solvables qui investissent désormais les petites villes et les bourgs ruraux du Pays basque.

La spécialisation fonctionnelle des espaces participe aussi à la dévitalisation d'un centre-ville bayonnais (Saint Esprit compris), lieu d'accueil traditionnel des activités commerciales, artisanales et administratives. La nécessité de déplacer ces activités étouffées dans l'espace ancien explique la création de zones d'activité tout aussi polarisantes que le centre-ville bayonnais. La plupart de ces zones s'implantent le long des axes de communication aux confins de la ville de Bayonne et sur le territoire anglois. Ces nouveaux découpages de l'espace urbain favorisent bien sur les migrations pendulaires.

Migrations alternantes dans les communes de l'unité urbaine (source I.N.S.E.E., 1982)

Communes	Entrées	Sorties
Bayonne	12841	4286
Anglet	4911	6733
Biarritz	4061	3310
Boucau	726	1559
Saint Pierre d'Irube	102	1091
Mouguerre	449	676
Arcangues	88	577
Bassussary	23	283
Bidart	385	602
Guéthary	81	229

Biarritz accueille tous les jours plus de 4000 individus dont 61% appartiennent à l'unité urbaine, les 1648 anglois et 653 Bayonnais représentent la part la plus forte de ces migrations. Anglet attire 4911 individus, dont 74% proviennent de l'unité urbaine, Bayonnais (1560) et Biarrots (989) sont majoritaires. Enfin Bayonne affirme son rôle de pôle dominant avec 12841 entrées quotidiennes dont 58% arrivent de l'unité urbaine (3786 anglois, 1303 biarrots). Ces chiffres attestent la forte attraction, en terme d'emplois, d'une ville de Bayonne, qui dessine un bassin de main d'oeuvre plus large que celui de ses voisines. Elle reste, avec Biarritz, la seule commune de l'unité urbaine où les entrées de travailleurs excèdent le nombre des sorties. Les communes périphériques, par contre, ne portent sur leur territoire qu'un nombre limité d'activités, ce qui explique leur faible attraction en matière d'emploi, et souligne dans bien des cas leur fonction quasi exclusivement résidentielle, leur rôle de communes-dortoirs. Seules Boucau (726 entrées), site industriel ancien où subsistent encore quelques entreprises, Mouguerre (449) qui accueille sur son territoire la S.A.T., Société Anonyme des Télécommunications (380 emplois en 1988) et Bidart (385) où se sont implantées des zones d'activité à vocation commerciale émergent.

L'espace urbain connaît donc de profondes mutations. Du centre ancien s'évadent la plupart des activités artisanales de recours non quotidien ainsi que quelques activités commerciales qui s'implantent dans les galeries commerciales de la périphérie urbaine. Les services aux entreprises et les services publics (Poste, Télécom, E.D.F, C.P.A.M etc) rejoignent également des zones d'activité spécialisées et ne conservent en ville que des antennes limitées en personnel. Or ces activités créaient un mouvement particulier et forgeaient d'une certaine manière l'ambiance et la vie de la ville et, plus encore, maintenaient un commerce de proximité.

Les limites naturelles des trois communes (Bayonne, Anglet, Biarritz) sont désormais indiscernables ; seuls les panneaux indiquent aujourd'hui le passage d'une ville à l'autre. Un District unit leurs destinées 1972. Ses attributions multiples vont de la gestion des services (incendie-secours, adduction des eaux, de l'assainissement, de la voirie, des déchets etc), à la politique économique (création de zones industrielles souvent à cheval sur deux communes, d'une technopole etc), et à l'urbanisme : le district supervise les POS et veille à leur cohérence. La formule couramment employée dans les années 1970.80 : "on travaille à Bayonne, on dort à Anglet, on sort à Biarritz" traduit la complémentarité des trois communes.

Les identités communales ont finalement l'air d'être gommées par ces multiples brassages qui se produisent dans l'agglomération. Pourtant deux événements de la vie locale, le rugby et la fête, sont là pour rappeler que Bayonnais et Biarrots ne partagent pas de la même identité. Anglet faisant toujours effet de ville-molle, de zone tampon entre ces deux pôles de l'agglomération.

Si la plupart des Bayonnais originaires de la ville, ont abandonné sous le choc de la mobilité leur lecture du "quartier" (en tant que lieu de pratique quotidienne et d'identité socio-spatiale majeure), ils n'ont pas pour autant perdu, loin s'en faut, toute référence spatiale.

3 - l'objectivation politique d'espaces urbains

En effet, la municipalité en privilégiant certains aménagements (largement incitée par une réflexion, et des financements nationaux) a conforté l'existence de structures aux dépens des autres. Ainsi, le secteur sauvegardé qui protège depuis 1975 le patrimoine bâti ancien de la rive gauche de l'Adour, mais aussi la procédure ville-moyenne et les opérations de réhabilitation réaffirment l'importance du Grand comme du Petit Bayonne. Les rues piétonnes, les pans de bois des maisons dégagés et peints, les curetages d'ilôts dégradés, la restauration des remparts et des glacis mettent cette partie de la ville en valeur et contribuent à la consolidation de formes déjà prégnantes dans les représentations spatiales des Bayonnais.

A ce renforcement du centre s'est ajouté, depuis trois ans, une réhabilitation du quartier promu par la municipalité au rang d'espace d'intervention et de concertation. Une autre dimension de la vie urbaine, dépendante elle aussi de la municipalité, participe à l'objectivation des structures centrales de la ville, ce sont les fêtes : attardons nous sur celles-ci, puisqu'elles participent à l'élaboration d'une identité urbaine vigoureuse et confortent un puissant sentiment d'"urbanité".

La fête, élément majeur de l'objectivation et de l'identité urbaine

Depuis 1932, les fêtes de la ville entretiennent chez les habitants "ce que l'on appelle le patriotisme citoyen, qui est à la fois sentiment d'appartenance et souci d'entretenir une distinction, entre une ville déterminée et les autres villes". M.Roncayolo⁸ auteur de ces quelques lignes pense que ce sentiment est tombé en désuétude : "ce patriotisme est il encore de notre temps ?". A Bayonne, il semble encore vivace, sans doute parce que la fête, par le rassemblement qu'elle provoque, par la sélection de lieux qu'elle établit, reflète à la fois d'une volonté municipale et d'un rapport particulier entre la population et l'espace urbain, suscite adhésion et sentiment identitaire. Les fêtes de la ville sont cette donnée locale, cette "situation particulière" dont nous parlions plus haut en citant Michel Bozon.

Les fêtes participent aujourd'hui à un rituel, on ne s'intéresse pas réellement à leur origine, elles existent tout simplement. L'article paru le 7 juillet 1932 dans le Sud-Ouest Républicain est devenu prophétique : "Organisées pour la première fois en cette année 1932, et cette date sera à retenir, elles deviendront vite une habitude. Dans un laps de temps moins éloigné qu'on ne le croit, tout le monde sera persuadé de bonne foi qu'elles auront toujours existé. Elles auront alors passé dans la tradition et ce sera leur grand

⁸ Marcel Roncayolo - La ville et ses territoires - Folio Essais - Gallimard -1982 - 273 pages - p 89

charme."

60 ans de fêtes bayonnaises au programme quasi immuable. Chaque année apporte ses courses de vaches sur la place Saint André, sa corrida des fêtes dans les Arènes de la ville, ses troupes folkloriques, ses courses cyclistes ou pédestres. Et puis toujours les corsos fleuris, les défilés enfantins, les txistularis, les bandas, etc. Mais depuis leur création, pourtant, l'itinéraire des attractions festives a quelque peu changé.

1 - Les territoires de la fête

Depuis l'origine, les bals et les défilés, se déroulent principalement dans la partie qui représente l'essence même de la ville, autour de la Mairie, dans le secteur le plus commerçant et le plus bourgeois de la ville. Les jeunes gens "font alors les arceaux", c'est à dire qu'ils déambulent, se croisent sous les arceaux qui bordent la rue Port Neuf. Seul le Petit Bayonne accueille les courses de vaches sur la place Paul Bert (dite aussi de Saint André). Les quartiers périphériques (le Petit Bayonne est alors de ceux là), ne sont alors intégrés aux festivités que par l'entremise de leurs bandes de jeunes qui les représentent sous la forme de groupes musicaux. Ceux-ci prennent alors le nom de bandas, terme emprunté à leurs homologues pamplonais. Dans la ville espagnole en effet "chaque banda appartient à une "pena" (club), association de quartier fréquentée et gérée par des jeunes"⁹. A partir des années 70, le coeur des fêtes va progressivement s'établir dans le Petit Bayonne. Certes les cérémonies d'ouverture, les défilés, les bals s'organisent toujours autour de l'hôtel de ville, mais les cris, les chants, l'enthousiasme, l'ambiance ne retentissent plus à cet endroit. Ils résonnent désormais dans le labyrinthe des rues étroites, autour des comptoirs des bars qui mordent sur la chaussée. Désormais la fête des jeunes ne se conçoit plus sans boire, donc sans bars, par contre elle se passe des bals, sonos, corsos fleuris qui restent réservés aux familles et aux gens plus âgés.

Les responsables associatifs qui s'impliquent dans l'organisation des fêtes associent l'origine de cette migration vers le Petit Bayonne à la poussée du mouvement politique basque. Celui-ci en a fait son quartier général dans les années 75 à 85, jusqu'à l'élimination par le G.A.L, dans les rues ou les bars du Petit Bayonne, des réfugiés politiques basques espagnols (plus ou moins soupçonnés d'acointance avec l'E.T.A). Ces réfugiés qui habitaient en nombre le quartier, ou s'investissaient dans les associations basques qu'il abrite, avaient des habitudes, notamment celle dite du "potéo" : parcours de bar en bar à l'heure de l'apéritif. Un rituel, bien hispanique en fait, qui a marqué les esprits.

Autre raison évoquée qui explique également cet engouement pour la fête dans le Petit Bayonne, c'est la constante fréquentation des cafés, nombreux, populaires et peu chers par la population lycéenne. Dans les 1950 et 1960, le lycée se situait dans le quartier. Aujourd'hui cet établissement scolaire a migré dans un quartier résidentiel proche mais peu animé aussi les lycéens de la ville, de plus en plus nombreux (résidant désormais dans les quartiers résidentiels périphériques, où la vie collective n'existe guère) rencontrent-ils toujours leurs pairs en ce lieu central. Au fur et à mesure que la

⁹Raoul Reinares Echeverria - Culture, fête et carnaval à Bayonne. Ikerka : association de recherche sociale -p 39

population lycéenne (et bientôt estudiantine) grossit, la clientèle des cafés et la notoriété du quartier augmentent. D'où, à partir des années 1985, une véritable mutation des commerces du Petit Bayonne : les épiceries et tous les commerces caractéristiques des péri-centres, les dépôts d'artisans, passent sous le contrôle des cafetiers et des restaurateurs qui récupèrent dit-on des licences dans le Pays Basque intérieur.

Les fêtes s'inscrivent dorénavant dans un "circuit" que les jeunes du Pays Basque, des pays gascons (Landes, Gers), de la Bigorre enfin, fréquentent. Certains viennent même des métropoles régionales, Bordeaux et Toulouse. A ces jeunes de "la région" s'ajoutent tous les touristes du littoral basque et landais. Ce sont des milliers de personnes qui s'engouffrent dans les rues de la ville, notamment dans celles du Petit Bayonne. Rue Panneau le vendredi et le samedi des Fêtes, jours des records d'affluence, l'on avance avec la foule.

C'est dans ce quartier de forme triangulaire, entre Nive et Adour, que "tout se passe" désormais : c'est là que les bars accueillent "les festayres"¹⁰, que flottent les odeurs nauséabondes, c'est là que se déroulent les courses de vaches, même si les plus de 50 ans n'y pénètrent plus, choqués par les excès.

2 - Une opération commerciale qui s'appuie sur une identité culturelle forte

Si les fêtes ne disposent pas d'une assise religieuse, à l'instar des villes proches de Dax, de Mont de Marsan, ou de Pampelune (références des instigateurs des fêtes) qu'elles entendent imiter¹¹, elles bénéficient en revanche d'une assise marchande. Dès leur origine, les fêtes furent l'occasion de relancer le commerce local. Cela se discerne très nettement à la lecture des journaux de l'époque. Les fêtes résultent de l'initiative des commerçants. Elles présentent d'ailleurs un aspect économique évident : "c'est le gaspillage ostentatoire, un moment substitué à la parcimonie de tous les jours, cette dépense à quoi chacun se sent tenu pendant la fête, l'épargne qui se consume bien avant que le feu ne soit mis au bûcher final ; par conséquent, tout autour du cortège insouciant, les marchands s'affairent et gagnent"¹²(G.Duby). Lors de la séance du Conseil Municipal du 20 mai 1932, B.Gomez¹³, élu bayonnais, insiste sur le fait suivant : "le marasme commercial nous dicte impérieusement la marche à suivre. N'oublions pas en effet que les fêtes qui sont le sourire des villes sont toujours bienfaites au commerce local (...) Bayonne fera partie d'un itinéraire touristique". La visée des fêtes est à la fois d'attirer une clientèle touristique et une clientèle locale, issue de la zone d'attraction de la ville. La braderie, par exemple, destinée en fait à relancer le commerce bayonnais en difficulté en 1932, devient l'un des clous du programme de festivités. Elle doit attirer la clientèle cosmopolite, espagnole notamment, fréquentant Biarritz : "Nos commerçants veulent à leur manière contribuer à conjurer la crise actuelle, ils tiennent à

¹⁰Les festayres = fétards, ceux qui participent à la fête

¹¹Les journaux de l'entre-deux-guerres " Le Républicain du Sud-Ouest" (ancêtre du quotidien Sud-Ouest) et son rival "Le Courrier de Bayonne" présentent en 1931 l'introduction des fêtes comme une tentative d'imitation des fêtes de Pampelune, capitale navarraise, que certains élus commerçants fréquentent chaque année.

¹²G.Duby- préface dans fêtes en France- Editions du Chêne - 1977 - p 6

¹³Sud Ouest Républicain 21-22 mai 1932

ce que les étrangers viennent à nos fêtes et qu'ils conservent le meilleur souvenir de Bayonne. C'est avec le plus grand désintéressement qu'ils se sont imposés de gros frais pour charmer nos visiteurs".¹⁴

Cette tentative de récupération des bénéfices du tourisme se marque alors par un programme de réjouissances à l'esprit résolument local, qui met en valeur la culture basque au détriment de la culture gasconne. Aussi ne s'étonne t'on pas de la large place accordée au folklore basque dans le programme de 1935. Il mentionne les attractions suivantes : verbena des Halles, Régates sur l'Adour, courses de vaches, corrida, braderie diurne et nocturne, course cycliste, théâtre, concours agricole, cavalcade enfantine, corso lumineux et fleuri, choeurs montagnards, triki-tixta de Saint Sébastien, Makil Dantzari d'Irun, grand orphéon de Saint Sébastien, bandas d'Irun et d'Anglet, géants bayonnais, sapeurs d'Itxassou, cavaliers d'Arcangues, échassiers de Lucbardez, Guipuzkoan d'Irun... On célèbre la ville et les traditions locales, en mêlant des éléments de la culture basque et des éléments qui ne sont pas propres à la localité. Les premiers, "folklorisés", attirent à la fois population locale et touristes. Les autres existent dans toutes les fêtes ou carnivals, ce sont les géants, les corsos ou les chars fleuris (chacun représentant l'oeuvre d'un quartier ou d'une association), les décorations de rues et de magasins, les joutes aquatiques, les groupes de musiciens et de danseurs etc. La fête participe largement à l'élaboration d'une identité urbaine. Ces éléments basques ont permis à la population basque, nombreuse et fraîchement implantée dans la ville, de s'assimiler plus rapidement à la population bayonnaise. Depuis la création des fêtes, la ville grignote d'année en année des pans de culture basque si bien qu'aujourd'hui l'image qu'elle projette à l'extérieur est celle d'une ville basque offrant des fêtes basques. Pourtant la ville, en 1932, est gasconne : cette langue véhicule alors (avec le français) les échanges quotidiens (sauf peut être dans le Petit Bayonne). Mais la culture basque connaît alors un engouement particulier. Sa valorisation débute à la fin du XIXème siècle et est extérieure à Bayonne et au Pays basque "elle se fait sous les feux conjugués de la linguistique, de l'ethnographie, de la science, des guerres carlistes et du tourisme.(...) Les noms d'Antoine d'Abbadie, de Louis Lucien Bonaparte ajoutés à ceux d'une pléiade d'intellectuels du XIXème siècle" peuvent être évoqués "qui se passionnent pour les origines, les coutumes du peuple basque".¹⁵ En 1932, un musée ethnographique consacré au Pays basque et à la tradition bayonnaise est créé à Bayonne.

De profonds changements ont affecté, sourdement, les fêtes de Bayonne : changements de lieux, de culture, mais aussi de festayres. Jusque dans les années 1970, la fréquentation des fêtes reste très locale, par la suite la motorisation, le tourisme croissants attirent des participants toujours plus nombreux. Cette massification ajoutée à des façons de "faire" la fête moins participatives, et plus brutales, dit-on (ce que l'on désigne par le terme patois "hastiaou") que par le passé modifient son esprit. Ainsi dans les années 1980, les musiciens de rue ont quasiment tous disparus. Le discours désabusé de ce dirigeant de la M.J.C Balichon relate l'entrée de la fête dans un monde

¹⁴ Sud Ouest Républicain - 13 juillet 1935

¹⁵Raoul Reinares Echeverria - p 19

consommatoire : "maintenant, on en est arrivé à des fêtes... françaises. C'est à dire que les gens viennent voir quelque chose ; ils viennent voir le corso, ils viennent voir le feu d'artifice. Ils ne participent plus parce qu'ils viennent voir : ils viennent en touristes. Même les Bayonnais(...) on n'apprend plus à faire la fête, sauf dans les villages. Les fêtes de Bayonne pour moi c'est le Petit Bayonne. Mais là non plus il n'y a pas de fête. Il y a une fête autour des bistrots, mais les jeunes, c'est une catastrophe de les voir boire comme ils font. Il y a un échange qui est intéressant mais ils ne vont pas au delà."¹⁶. Le procès que la plupart des habitants font aux fêtes porte sur la désintégration de leurs traits originaux, c'est-à-dire que les aspects ruraux, basques, et surtout collectifs, générant un sentiment d'appartenance à une collectivité, s'effondrent peu à peu. Elles restent malgré tout lieu de rencontre et de communion : "on retrouve des gens complètement perdus de vue ou des amis de lycée qu'on voit dans l'année mais qu'on ne salue plus, qu'on salue pendant les fêtes"(Club Cacao). Mais la démesure, les débordements scandalisent et entraînent des réactions qui marquent le retour à des traditions locales, à la participation. Ces "réflexes" identitaires naissent à l'intérieur d'un mouvement, celui des clubs privés, très particulier, largement inspiré, là encore, par les modes de socialité espagnols. Par le biais des fêtes, ces clubs secrètent de la distinction et s'affirment en tant que porte paroles de l'identité bayonnaise.

Les clubs et sociétés, nouvelles manifestations de l'"urbanité"

Ces associations ont à partir des années 1985, ouvert leurs locaux au public au moment des fêtes¹⁷ et d'une certaine façon ont contribué à recréer une éthique de la fête. Mais ce serait réduire leur rôle que de limiter leur action aux seules fêtes de Bayonne même il s'agit du seul moment de l'année où leur existence s'affiché avec netteté puisqu'ils ouvrent après la fermeture des bars.(à 2 ou 3 heures du matin selon les jours). Par la suite, nulle banderole ou décoration extérieure ne les distingue et ne les signale à l'oeil du passant.

1- Des réseaux affinitaires territorialisés

Les clubs valorisent tout particulièrement le patrimoine bayonnais dans lequel ils s'installent dès qu'ils en ont la capacité financière. Ils affirment ainsi leur volonté de récupérer une parcelle de cette âme de la ville qui imprègne le bâti ancien. Ils se détournent très rapidement des communes voisines, lieux d'habitat de leurs présidents ou secrétaires (et par conséquent siège social initial du club) pour s'enraciner dans la ville, sur la rive gauche de l'Adour. Le club c'est surtout un lieu. Tous les efforts des membres s'orientent vers la recherche du local qui abritera leurs activités et leurs agapes, dans cet espace bien circonscrit choisi pour son aspect ancien, la proximité des bars, et l'offre de locaux : "on voulait être dans les murs", "être dans Bayonne", "être au

¹⁶ Discours retranscrit par Raoul Reinares Echeverria - pages 40 et 41.

¹⁷ La Sous Préfecture autorise l'ouverture des associations loi 1901 au public six jours par an.

Petit Bayonne près de l'animation", "être dans le vieux, dans le passé". "Les quartiers périphériques il n'y a pas de vie", "il fallait un espace central parce qu'on a nos maisons éparpillées", "Saint Esprit, ce n'est pas Bayonne", "il y a le pont à traverser", "c'est le Nord", "c'est devenu très cosmopolite (Saint Esprit), ça a perdu son caractère pas le Petit Bayonne", "il n'y a rien à louer ailleurs".

- Une forme de vie sociale secrète

Les clubs louent ou possèdent un local dans le Petit Bayonne (la moitié environ), ou dans les sombres ruelles désertées par les résidents du Grand Bayonne . La plupart du temps situés au rez de chaussée des immeubles, ces anciens entrepôts d'artisans sont aménagés par les membres des clubs qui consacrent tous leurs week-end à cette tâche. Le décor est toujours semblable : arcades, voûtes, caves souterraines mises en valeur ; carrelages en terre cuite, ou pavés, au sol ; comptoirs de bar en bois travaillé, affiches des fêtes de Bayonne, de Pampelune ou de corridas décorant les murs ou les plafonds aux pierres dégagées. Souvent aussi des photos anciennes ou récentes des fêtes, du paysage urbain ou encore, chez "les Tilholes", la plaque de la rue du quartier d'origine : la rue Panneau.

L'existence d'un local, la situation géographique de celui-ci révèlent la particularité de ces groupements qui s'apparentent par bien des traits aux sociétés populaires espagnoles. Celles-ci sont "définies comme lieux de distraction et plaisir pour la célébration d'anniversaires, d'enterrements de vie de garçon, de réunion après une partie de pelote"¹⁸ Masculines, ces sociétés de loisirs se concentrent dans les vieux quartiers des villes et portent la marque d'une société où les relations sociales, les espaces et les temps sociaux se sont transformés. Le développement industriel, l'urbanisation croissante auraient introduit des "formes et des relations sociales nouvelles" prenant le relais de la "structure communautaire construite sur la base du voisinage et de la réciprocité" qui prévalait jusqu'alors dans les campagnes basques espagnoles à l'habitat traditionnellement disséminé. Ces nouveaux rapports communautaires fondés sur la relation inter personnelle intègrent les individus dans des groupes les "cuadrillas".¹⁹ Les clubs présentent donc des caractères similaires à ceux de leurs homologues espagnols avec lesquels ils entretiennent d'ailleurs des relations (voire des jumelages) suivies. Ils manifestent une nouvelle forme d'attachement à la ville, une nouvelle "urbanité" que saisissent ceux qui, par leurs migrations quotidiennes, leurs va et vient incessants, se sentent exclus de la vie urbaine. Ils fonctionnent autour d'un noyau initial, équipe sportive, amis d'enfance, tous amateurs d'une même activité (sport, musique : instrument ou chant choral, corrida, bonne chère). Ce groupe constitué d'hommes²⁰s'enrichit de quelques autres membres qui font l'objet d'une cooptation. Le

¹⁸ Eugenia Ramirez Goikoetxea - Associations collectives et relations inter personnelles au Pays Basque : ethnicité et revendication culturelle - in - Processus sociaux, idéologies et pratiques culturelles dans la société basque - Sous la direction de P.Bidart - Université de Pau et des Pays de l'Adour - 1985 - pp. 119 à 128

¹⁹ Eugenia Ramirez Goicoetxea - op cit

²⁰Un seul club intègre des femmes dans son bureau sur les 14 interrogés : la Pena Almadia mais les femmes participent aux festivités."Dans le bureau il n'y a que des hommes, le postulat de départ n'est pas légal, mais les

nombre des membres varie entre 20 et 450, le club le plus important en effet étant celui des supporters de l'équipe de rugby (l'Aviron Bayonnais). En moyenne, les 28 clubs recensés rassemblent de 30 à 40 personnes. Leur nom est souvent basque (culture dont la plupart se sentent proches mais pour laquelle peu militent) et désigne l'activité ou une manière d'être qui les caractérise.²¹ Regroupant des hommes bien souvent unis par un passé sportif, ces associations ne mettent pas en avant des particularités socio-professionnelle. Au contraire, cet aspect là est souvent occulté, à moins que le club ne présente des caractéristiques extrêmes. Par exemple, certains clubs sont qualifiés de bourgeois : les Pottoroak par exemple, "il y a pas mal de gens du Conseil Municipal", "c'est un club de notabilités", ainsi que le Cercle Taurin "c'est la bourgeoisie bayonnaise", le Cercle de l'Echauguette et les Archiball. A l'inverse l'Amicale Lous Tilholes se définit elle même comme ouvrière. Les autres oscillent, dans leur composition, entre cadre supérieur et ouvrier, avec une majorité tout de même de membres des classes moyennes.

- l'ouverture à la société civile

En dehors de leur programme interne déjà révélateur d'une identité territoriale, les clubs s'impliquent chaque année un peu plus dans l'animation de la ville activité qu'ils limitent au seul secteur sauvegardé. L'aspect patrimonial définit leur ville en même temps qu'un certain esprit. Celui-ci ne s'exprime avec force, et beaucoup le regrettent, qu'au moment des fêtes. L'esprit bayonnais est défini de la façon suivante par les dirigeants des clubs : "la convivialité, se retrouver ensemble, discuter, chanter, danser" (Cercle de l'échauguette et de la tradition bayonnaise), "Il faut le voir par rapport à une ville très proche : Biarritz. Les fêtes à Biarritz, allez y, c'est pas pareil c'est plus coincé. A Bayonne c'est beaucoup d'humour, une envie de rigoler plus forte que la moyenne, une volonté de se retrouver, il n'y a pas beaucoup de villes festives en France. C'est aussi le confluent entre deux cultures. A Bayonne on est plus bavard qu'à l'intérieur du Pays basque c'est le côté gascon, et plus basque que les Landais. A Dax, dans les fêtes, on pique beaucoup aux espagnols en créant des bodegas. Ici, non, on reste local, on chante en basque. Bayonne est plus rustre, très conforme aux fêtes basques" (Betisoak). "L'esprit bayonnais, c'est être entre deux eaux, on est pas basque mais on vit dans cette culture" (Pena Almadia), "Bayonne, c'est une mentalité différente.²² Ici on est tous très Bayonnais c'est à dire qu'on aime tous Bayonne, qu'on aime tous faire la fête et on se bat pour que la ville soit accueillante, bien. C'est aussi se sentir un peu Basque :

soirées sont ouvertes on a pas voulu aller jusqu'au bout de la logique"(Betisoak).

Les statuts sont copiés sur le modèle des clubs espagnols "quand on rencontre des clubs de l'autre côté (= Pays Basque espagnol) on leur demande si l'on peut amener les femmes, dans certains clubs là-bas elles ne pénètrent jamais, nous ça déclencherait des divorces alors..."(Salbaia).

Cette fermeture aux femmes s'explique peut être par l'activité d'origine des clubs. la plupart de ces hommes sont liés par un passé sportif.

²¹Ainsi Betisoak désigne en basque une petite vache nerveuse, or le club s'occupe de tauromachie. Itxusiak, qui s'intéresse au rugby veut dire "les vilains".

²²Il faut comprendre : différente de Biarritz.

Bayonne est une ville bâtarde"(Tipitapa). "l'esprit bayonnais, bof, je ne suis pas peint en bleu et blanc, c'est plutôt une différence régionale dans la façon de faire la fête. Ailleurs, la première approche des gens c'est de se positionner socialement, nous on ne se présente pas comme ça. On a une approche, un contact qu'ils n'ont pas, on chante, on plaisante"(Cacao).

Face à Biarritz jugée bourgeoise, les clubs veulent donner de Bayonne une image populaire. De plus, géographiquement, Bayonne se trouve entre deux cultures, elle "lorgne" pourtant de préférence du côté basque, donc vers le milieu rural ; ce que les fêtes mettent particulièrement en avant. Les clubs posent comme valeurs ces traits socio-culturels particuliers, même si très peu de leurs membres sont issus de la campagne basque.²³ La plupart se disent Bayonnais, nés à Bayonne et pour la majorité dans le centre-ville (Saint Esprit compris). Bien sur ils ne résident plus là (à quelques exceptions près). Ils préfèrent s'installer dans les quartiers périphériques de la ville ou à Anglet (les deux tiers), voire dans le périurbain. La mobilité marque plus profondément encore certains clubs de son empreinte : ainsi dans l'Amicale des Tilholes, le tiers des membres actifs réside dans les métropoles régionales proches ou dans la région parisienne et sa banlieue mais ils "descendent" vers leur ville natale à l'occasion des festivités, prévues au calendrier du club. Dans l'ensemble, près des trois quarts des membres des clubs travaillent à Bayonne ou Anglet (dans des entreprises ou administrations autrefois bayonnaises).

Les clubs représentent une identité urbaine vécue comme déclinante, qu'ils se donnent par conséquent mission de restaurer . En ce sens, les objectifs associatifs qu'ils déclarent à la Sous-Préfecture sont parfois révélateurs. Dans leur intitulé figurent fréquemment les mots suivants : traditionnels, tradition, local, bayonnais, esprit ou mentalité bayonnaise. A titre d'illustration, énonçons en quelque uns : "Rapprocher des amateurs de bonne chère dans l'optique des festivités et ferias locales et régionales" (Pena Almadia, 1985), "Ranimer la vie sociale et culturelle de Bayonne"(Itxusiak, 1989), "Perpétuer les particularismes de la vie et du tempérament bayonnais et participer à l'animation culturelle et musicale du Vieux Bayonne" (Or Konpon, 1978). Mais, le plus souvent, le but avoué cache sous un intitulé anodin ("rassembler les collectionneurs de cartes postales") la volonté des clubs de devenir des acteurs socio-politiques à part entière. Leur ouverture durant les fêtes, nécessaire aussi pour leur survie financière, pose de nombreux problèmes aux autorités et au lobby cafetier, qui, dans l'ensemble, ont tendance à les malmener.

2 - Clubs et fêtes : un rapport ambigu

Les clubs pour vivre ne disposent en effet que des cotisations de leurs membres, ils aspirent néanmoins à un certain confort, posséder un local par exemple. Or, la location de celui-ci s'avère coûteuse : outre la restauration et l'aménagement de cet ancien dépôt ou entrepôt, il faut aussi acquitter les charges annexes, le téléphone, le chauffage, etc. Les cotisations des membres, le bénévolat lors des travaux, n'y suffisent pas. Les fêtes permettent alors de constituer un pécule. Certains (mais pas plus de trois ou quatre) ne

²³Ce n'est pas leur génération qui a migré du Pays basque mais celle de leurs parents ou de leurs grands parents.

s'installent d'ailleurs à Bayonne que pour cela et du coup s'attirent le courroux des autres. L'ouverture pendant les fêtes est considérée comme un coup de pouce qui permet une autonomie financière pendant l'année. On vend alors du cidre et de la bière le soir, ou l'omelette et la soupe à l'ail au petit matin. Sur la tête des clubs flotte une ombre de compromission, un sentiment de "pêcher", puisqu'ils condamnent le côté mercantile des fêtes qui malgré tout les fait vivre. Un remords les tenaille, cette ambiguïté apparaît dans les entretiens à tel point qu'ils n'affichent jamais nettement leurs bénéfices (ce qui n'est guère étonnant), et évacuent pour la plupart le côté mercantile de leur fonctionnement.

Leur ancrage territorial, le culte de l'identité urbaine se marquent à travers la fête ; qu'elle soit publique, fêtes de la ville, du Petit Bayonne (réplique des premières et non fêtes de quartier), carnaval, ou privée, organisée au sein du local à l'occasion d'anniversaires ou de l'accueil d'équipes sportives lointaines. Dans tous les cas, la fête déborde du local, dans un itinéraire spécifique à chaque club, en bord de Nive ou dans le Petit Bayonne qui les fait souvent se croiser. "Bayonne est une petite ville, on se connaît à force de se croiser", telle est la litanie entendue bien souvent, qui prouve simplement la territorialisation de groupes affinitaires en quelques lieux de la ville, en un espace circonscrit : le Vieux Bayonne. Les clubs parce qu'ils ne sont connus que d'un nombre minime de fêtards, jouent le rôle de lieu de rencontre des Bayonnais de longue date, seuls au fait de leur existence, rôle que la rue ou les bars ont tendance à perdre sous le flot des "festayres" de toutes origines.

Face à la pression qu'ils subissent, de la part notamment des autorités policières et des cafetiers, 27 clubs bayonnais²⁴ créent, en juin 1992, un collectif, organe de leur représentation auprès du comité des fêtes et de la police. De nombreuses plaintes riveraines ont été portées pendant et en dehors des fêtes, suscitant la méfiance de la police qui jure depuis lors leur perte, acculant certains d'entre eux à la fermeture provisoire. Parallèlement, les cafetiers voient dans les clubs des concurrents clandestins et déloyaux. Pourtant les présidents interrogés déclarent n'ouvrir leurs locaux au public qu'à la fermeture des cafés qu'ils fréquentent eux-mêmes assidûment. La catastrophe du stade de Furiani, en 1992, raviva l'activité des commissions de sécurité qui interdirent ou réglementèrent sévèrement l'ouverture des clubs pendant les fêtes. Les représentants de l'ordre et la municipalité ont paru mettre un moment en péril l'existence des clubs mais ceux-ci la colère passée se sont regroupés. Ils se sont alors découvert des motivations communes : la volonté de réhabiliter l'esprit bayonnais, la création d'animations urbaines. Les fêtes, uniques révélateurs de "l'esprit bayonnais", déçoivent depuis quelques années les membres des clubs. Ceux qui s'étaient installés dans le Petit Bayonne envisagent aujourd'hui de quitter ce quartier dont l'image s'associe à la

²⁴ La totalité des clubs interrogés appartient à ce collectif. Par contre, parmi les 27 associations inscrites dans le collectif, toutes n'ont pas un statut de clubs privés, en effet on y trouve aussi La Commune Libre des Arènes, qui a débuté comme club affinitaire et est aujourd'hui aussi association de quartier, on trouve aussi l'Amicale Saint Léon, le Club Léo Lagrange, L'Association Sportive Bayonnaise, les Bleus et Blancs (club des supporters de l'Aviron). Ces quatre associations occupent des casemates louées par la ville.

consommation à outrance d'alcool, à la drogue, à une certaine violence : on le surnomme "le Bronx", "le petit Chicago". Ils s'efforcent de trouver refuge sur la rive gauche, plus calme, de la Nive. Sur cette rive, quelques patrons de bars au charisme certain ont réintroduit des pratiques qui rendent la fête moins agressive : verres en verre véritable et non en plastique, accès aux w.C (alors qu'ils sont interdits pendant les fêtes dans les bars du petit Bayonne), animations musicales etc. Les clubs prônaient ce type d'action depuis quelque temps et avaient pour les plus anciens, à titre individuel, décidé de transformer les fêtes. Ainsi le club Or Konpon crée le personnage de Léon, roi de Bayonne " et des couillons" comme dit la chanson populaire. Ce géant rond à l'air niais représente les fêtes, il donne le signal de l'ouverture le premier jour. Son réveil quotidien donne lieu à tout un cérémonial qui attire les enfants. Les membres du club Tipitapa portent sur leurs épaules les géants qu'ils ont remis à l'honneur, ils avaient disparu depuis bon nombre d'années à Bayonne, mais leur présence marquait encore les fêtes navarraises. Ils les promènent tous les matins depuis la place de la Mairie jusque dans le Petit Bayonne. Pottoroak a donné l'idée d'un "triathdrôle" où les clubs s'affrontent en une course sauvage autour des remparts. Autre initiative, le spectacle d'un membre actif des "Betisoak", où élus et personnalités de la vie bayonnaise, c'est à dire souvent supporters de l'équipe de rugby ou commerçants, d'origine populaire, sont affublés de sobriquets et caricaturés. Tout cela a contribué à un réinvestissement des fêtes par une autre frange de la population que les 18-30 ans

Petit à petit, certains membres de ces clubs novateurs ont été intégrés dans le très fermé comité des fêtes bayonnais. Il faut dire que la municipalité ne leur est pas hostile (la plupart des élus se rassemblant eux-mêmes au sein de cercles ou de clubs) qui offre à quelques uns d'entre eux, des locaux situés dans les casemates des remparts.

Ces initiatives individuelles se concentrent sur la période des fêtes. Elles orientent vers un questionnement collectif d'où se dégage la volonté d'instaurer "une éthique festive" mais elles se déportent assez rapidement sur l'opportunité de créer d'autres formes de regroupement donc d'animation pendant l'année. Cette tentative de réflexion et de reprise en main symbolique de la ville s'accompagne de réflexions sur le devenir urbain : la dépopulation inquiète ces citoyens tout comme la parcellisation des fonctions et des espace urbains.

Conclusion :

Richard Sennett, dans la "ville à vue d'oeil"²⁵ se demande : "la ville et la vie auraient elles aujourd'hui divorcé ?", il évoque les "rencontres fortuites (...) vastes foules (...) qui, dit il, "loin d'unir les habitants en une existence commune, les isolent, chacun chez soi se protégeant de l'extérieur". Effectivement la ville, mouvement permanent, donne une impression d'illisibilité. Mais ce discours de l'anonymat urbain, qui n'est pas infondé, notamment dans les grandes villes, occulte la diversité des appropriations spatiales, génératrices de lien social. Loin de vivre (et de désirer) une existence commune, les

²⁵ Richard Sennett - la ville à vue d'oeil - Urbanisme et société - Plon - Paris - 1992 - 314 pages

habitants valorisent, selon leur condition sociale d'existence, leur intégration dans le système urbain en général et local en particulier, des espaces signifiants divers qui participent à leur identité.

L'accroissement de la cité, l'enchevêtrement avec les cités voisines provoque chez une partie de la population active, masculine, un besoin de se retrouver. Ces personnes vivent la ville intensément, à travers la fête, fêtes de la ville et fêtes privées, parce qu'elles permettent le rassemblement en certains lieux et la réappropriation d'un espace urbain qui leur échappe par ailleurs puisque peu y résident. Cette "nouvelle expression de la vie sociale qui a pris le relais des amicales, de la vie de quartier" (Betisoak) entretient une certaine ambiguïté à travers l'ouverture et la fermeture de ces locaux, à travers son rapport aux fêtes de la ville. Elle présente la caractéristique d'être profondément citadine et se concentre de ce fait dans l'espace urbain le plus symbolique, pour affirmer son appartenance à une communauté.

Les supports territoriaux que figurent le quartier, la ville font l'objet d'une construction matérielle incessante de la part des pouvoirs institutionnels, municipalités, administrations diverses... et servent de repères à la population urbaine (qui ne se limite pas à la seule population bayonnaise). Ces configurations topologiques cependant, ne sont appropriées qu'à des degrés divers par les groupes et les individus : ici interviennent les habitus. Urbains par force, certains individus intégreront en tant qu'espace relationnel et référence identitaire le seul niveau du quartier, exprimant vis à vis de la ville une certaine hostilité : "j'habite la ville mais je ne suis pas de la ville". Leur lieu d'origine reste encore prégnant à leurs yeux. Au contraire les Bayonnais d'origine, membres de clubs, survalorisent la ville (à travers une partie de son espace central) et gromment par contre de leur identité d'autres niveaux territoriaux. Ainsi dans leur grande majorité, ils ignorent l'échelle du quartier et, s'ils vivent, sur le plan professionnel, l'agglomération, la région, la nation, voire le niveau international, ils ne retiennent pas ces échelles en terme de support identitaire. La mobilité est finalement vécue comme un excès d'espace et l'on éprouve le besoin de se créer un territoire dans l'espace vécu trop vaste. Bayonne mise en valeur par son appartenance à un espace touristique valorisé et plus encore par l'existence d'un espace culturel basque devient un lieu d'identification fort, un territoire.

Résumé :

Le rapport à la ville se transforme aujourd'hui du fait de la multiplication pour les habitants des lieux d'appartenance possibles. La ville pourtant, parce qu'elle secrète encore du sens, reste un niveau spatial fortement investi. A Bayonne, les fêtes de la ville permettent aux citadins, la première semaine du mois d'Août, de renouer avec un espace urbain que la plupart rejettent en tant que lieu d'habitat lui préférant la périphérie urbaine, alors même qu'ils revendiquent la qualité d'urbains et de Bayonnais.

Abstract : The relation to the city is now changing because of the multiplication, for the inhabitants, of the possible belonging places. However, the city, because it still

exudes some senses, remains a highly invested spatial place. In Bayonne, the first week of August, the city fair allows townpeople to revive the urban space. Most of those people reject town as a housing place, preferring the urban outskirts. But they continue to insist on their situation of urban people and of “Bayonnais”.